

## Reponse de M. L. Fréchette

NOS lecteurs liront avec intérêt et curiosité, la lettre de notre poète national, répondant à la question que nous lui avons posée, dans le précédent numéro du "Journal de Françoise" :

A Françoise,  
80 rue Saint-Gabriel,  
Montréal.

Ma chère Françoise,

Pour ajouter un mot de plus à l'intéressante discussion soulevée au sujet de mes deux vers maintenant bien connus, vous me demandez quelle était "ma pensée de derrière la tête" en me servant du verbe "ferma" de préférence à "ouvrit" ; je réponds à votre demande sans hésitation et même avec plaisir.

Le fond de la question en litige me semble reposer sur un malentendu : On a pris mes deux vers pour une métaphore, tandis qu'ils ne constituent pas même une comparaison. Qu'on les tourne et retourne comme on voudra, on n'y trouvera pas autre chose qu'une image. Ma phrase ne pêche donc pas, comme quelqu'un l'a prétendu, par incohérence de trope.

Reste le point de vue logique de l'expression poétique: "ferma" son aile blanche et repassa les mers. Aurait-il mieux valu dire: "ouvrit" son aile blanche, etc? Je mentirais si j'affirmais que cette dernière expression ne s'est pas présentée la première à mon esprit. Elle me semblait plus jolie, plus pittoresque, et, j'oserais ajouter, peut-être plus naturelle.

Néanmoins, après réflexion, je compris que les faits, la logique et même le simple bon sens imposaient l'autre forme, et je l'adoptai sans hésitation. Je constate avec plaisir que la presque totalité des discutants a par-

tagé ma manière de voir là-dessus.

Il est vrai qu'une autorité considérable, celle de mon distingué confrère, M. Albert Lozeau s'est inscrite à l'appui du contraire. Il voit là une métaphore soumise aux règles de la métaphore, et prétend que si j'avais consulté M. Alfred Garneau sur la question, il m'aurait conseillé de modifier le dernier vers en remplaçant "ferma" son aile blanche, par "ouvrit".

Erreur, car les deux vers en question font partie d'une pièce intitulée "Notre Histoire", que j'écrivis à la demande même d'Alfred Garneau, et qui devait servir — et a servi en réalité — d'introduction à l'édition de "l'Histoire du Canada", que le fils pieux a publié, il y a quelques années, comme un monument à la mémoire de son glorieux père.

La question aujourd'hui soulevée fut alors soumise à mon ami et ne fut pas même discutée.

Voilà, ma chère Françoise, ce que j'ai à dire sur le sujet. Il ne me reste qu'à féliciter tous ceux qui ont pris part à cette discussion, et pour l'habileté dont ils ont fait preuve et pour le ton de courtoisie que tout le monde y a admiré, et qui fait grand honneur à votre journal.

Louis Fréchette

Travailler, lire penser, aimer, prier, voilà ce qui rend heureux. — John Ruskin.

Il n'y a que les grands cœurs qui sachent combien il y a de gloire à être bon.—Fénelon.

Quand les femmes aiment quelque chose, cherchez et vous trouverez que sous la chose qu'elles aiment, il y a quelqu'un.—Alphonse Karr.

## Les Demoiselles du Téléphone

VOICI en quels termes charmants et poétiques, Marcel Prévost dénomme ces demoiselles, peu habituées, il faut bien le dire, à recevoir des abonnés, un traitement aussi doux.

Marcel Prévost les appelle "les Vierges vigilantes dont nous entendons chaque jour la voix sans jamais connaître leur visage et qui sont nos Anges gardiens dans ces ténèbres vertigineuses dont elles surveillent jalousement les portes, les Toutes-Puissantes par qui les visages des absents surgissent près de nous, sans qu'il nous soit permis de les apercevoir ; nous n'avons qu'à appeler ces Danaïdes de l'Invisible qui sans cesse vident, remplissent, et se transmettent les urnes obscures des sons, les jalouses Furies qui, tandis que nous murmurons une confidence à une amie, nous crient uniquement: "J'écoute!" au moment où nous espérons que personne ne nous entendait, les Servantes irritées du Mystère, les Divinités implacables, les Demoiselles du téléphone!"

Une jolie épigramme d'Arnault, le poète du 1er Empire:

Sans amis comme sans famille,  
Ici-bas vivre en étranger,  
Se retirer dans sa coquille  
Au signal du moindre danger,  
S'aimer d'une amitié sans bornes,  
De soi seul remplir sa maison,  
En sortir suivant la saison  
Pour faire à son voisin les cornes ;  
Enfin chez soi, comme en prison,  
Vieillir de jour en jour plus triste,  
C'est l'histoire de l'égoïste  
Et celle du colimaçon.

Elisabeth, reine d'Angleterre, étant au lit de mort, fit venir tous ses musiciens dans sa chambre, afin, disait-elle, de pouvoir mourir aussi gaiement (sic) qu'elle avait vécu. Et elle rendit les derniers soupirs au son d'une douce musique.

—Un prédicateur ayant exhorté ses paroissiens à porter "leur croix", un mari, sortant de l'église, emporta sa femme sur ses épaules.

Tout comme les joies ont leurs ombres, les douleurs ont leurs clartés.—  
Mme A. de G.